Document generated on 04/16/2024 10:29 a.m.

Québec français

Nouveautés

Number 30, May 1978

URI: https://id.erudit.org/iderudit/56600ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this document

(1978). Nouveautés. *Québec français*, (30), 4–10.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PÉDAGOGIE

Nouveau Larousse des débutants
Larousse, 1977, 844 p. ($8.75)

Pour l'enfant qui sait lire, le dictionnaire constitue un instrument essentiel qui assure à son utilisateur une véritable autonomie en lecture et lui permet d'accéder aux connaissances sans devoir constamment demander assistance à un maître ou à ses parents.

Encore faut-il que le dictionnaire n'offre pas lui-même des résistances insurmontables au lecteur débutant. Nous avons probablement tous buté un jour ou l'autre sur ces définitions savantes qui conféraient une opacité irrémédiable au mot qu'elles étaient censées éclairer ; ou qui, par un jeu de renvois circulaires, ramenaient invariablement au point de départ. Il faut aussi que le dictionnaire soit léger et facile à manier : l'enfant qui éprouve de la difficulté à prendre en main son dictionnaire sera peu porté à le consulter. Mais cette maniabilité si nécessaire ne peut être atteinte que par une diminution du nombre de mots retenus et des exemples fournis. Et cette réduction de volume augmente proportionnellement les risques de recherches infructueuses. À quoi bon ouvrir un dictionnaire quand plusieurs expériences vous ont appris que les mots que vous y cherchiez ne s'y trouvaient pas !

Un dictionnaire scolaire constitue donc toujours un difficile compromis entre la maniabilité, la quantité de termes expliqués et la clarté des définitions. *Le Nouveau Larousse des débutants* constitue sans doute le compromis le plus intéressant réalisé à ce jour pour les enfants de 7 à 10 ans. Les mots ne sont plus définis comme des entités. Ils sont d'abord replacés dans un contexte, une phrase simple qui permet à l'utilisateur de reconnaître l'emploi exact du terme dont il recherche le sens. Cette phrase est suivie par des équivalents ou des contraires qui précisent le sens du mot. Ainsi, à *politique* on trouve : « n.f. M. Durand s'intéresse à la POLITIQUE, à la manière dont le pays est gouverné. » Cette méthode, tout à fait récente en matière de dictionnaire, a prouvé son efficacité depuis longtemps : n'est-ce pas de cette façon que nous avons acquis notre vocabulaire oral ? Par ailleurs, le nombre d'entrées est de 16 000 mots, ce qui est assez étendu pour des enfants, et 96 pages en couleurs illustrent près de 3 000 mots concrets.

Un guide pédagogique, *La pratique d'un dictionnaire*, dû à Nadine Chabaud, aidera les enseignants à familiariser leurs élèves avec ce nouvel instrument. Ce guide constitué par un poster, un jeu de 24 diapositives et un petit livret permet une exploration systématique et une exploitation maximale de ce nouveau dictionnaire. Il n'y manque qu'une note sur le fameux M. Durand, monstre omniprésent, dont on apprend à la même page qu'il est *capitaliste*, qu'il a du *caractère* et qu'il est *cardiaque* ! (C.V.)

Folio Junior

Il faut féliciter la maison Gallimard de nous présenter une nouvelle collection qui regroupe des romans, des récits, des livres d'aventures soit un panorama d'œuvres accessibles aux élèves du secondaire. À l'heure où l'on déplore le peu de textes disponibles pour cette clientèle, Folio Junior nous propose, en plus des textes spécialement écrits pour les jeunes, des classiques de Jules Verne, de Jack London et de Dickens. Cette collection a l'avantage de se présenter en format de poche à un prix acceptable. Chaque livre est abondamment illustré afin de faciliter aux jeunes lecteurs le passage de l'album d'images au livre sans illustration.

Trois titres ont particulièrement retenu notre attention : « Au pays du grand condor » de Nadine Garret, « Contes pour enfants pas sages » de Jacques Prévert et « Le prince heureux » de Oscar Wilde.

Chaque volume présente des contes merveilleux dont les personnages principaux sont des animaux. Ces animaux sont doués de pouvoirs magiques dans les récits de Nadine Garret expriment la lutte des indiens de l'Amérique du sud contre les riches propriétaires terriens. Dans le Lama blanc par exemple, un petit indien, aidé de son lama, fait échec aux patrons et redonne l'espérance à ses frères dans leur lutte. Dans les contes symbolistes de Oscar Wilde, les animaux cette fois illustrent la puissance de l'amour. Un rossignol donne son sang et meurt afin qu'un jeune étudiant puisse offrir une rose rouge à celle qu'il aime. Un hirondeau, au prix de sa vie, aide un « prince heureux » à soulager la misère de ses sujets.

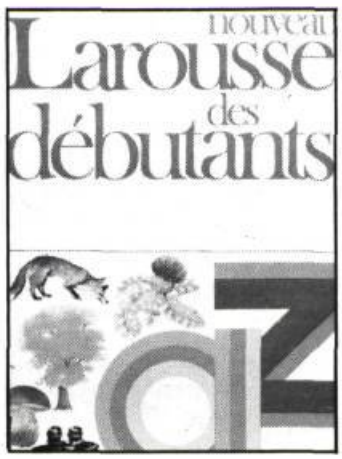
Les animaux de Prévert sous le couvert de la fantaisie et de l'humour véhiculent une critique sociale grinçante. Dans « l'autruche », une autruche rencontre le petit Poucet qui meurt d'être abandonné par sa famille ; elle le console et lui fait la morale : « Ah, Monsieur Poucet te battait, c'est inadmissible. Les enfants ne battent pas leurs parents, pourquoi les parents battraient-ils leurs enfants. » Dans « Les premiers ânes », les hommes, après s'être rendu compte que les ânes ne sont pas bons à manger, qu'ils ne savent ni lire ni écrire, ni compter décident qu'ils porteront leurs paquets : « C'est nous qui sommes les rois, en avant ! » Voilà donc seize récits, tous bien écrits qui offrent une multitude de possibilités d'exploitation aux professeurs du premier cycle du secondaire. Ces contes, offerts aux enfants, ont besoin toutefois d'être découverts par leurs professeurs. Lisons-les donc !... pour le bonheur de nos élèves. (J. R.)

Le français au collège
Sébastien JOACHIM
Les Presses de l'université du Québec, 1978, 285 p.

Le professeur débutant dans l'enseignement du français au collégial accueillera ce livre avec soulagement : c'est le manuel dans lequel il puisera idées et plans de cours, recettes et exercices avec leur corrigé. Il saura quoi enseigner (la littérature d'abord) et comment l'enseigner. Il ne lui restera qu'à se présenter devant sa classe avec enthousiasme et détermination pour atteindre philosophiquement les objectifs qu'il se sera fixés : passer de « l'indispensable » (le code grammatical et stylistique) au « nécessaire » (le travail du texte) dans le « respect des stratégies de composition », selon « différents modes d'intervention en salles de cours » qui lui auront permis de respecter le rythme et l'intérêt personnels de l'étudiant.

Le professeur chevronné — et ne le sont-ils pas tous aujourd'hui ? — y verra surtout matière à réflexion et sans doute à contestation. L'auteur nous livre en des pages abondantes le fruit de ses expériences, de ses réflexions et de ses convictions. Ses jugements sur les débordements idéalo-pédagogiques des Cegeps en choqueront certains. D'autres y trouveront ce qu'ils se disent tout bas. Rien de très original mais un ouvrage qui peut avoir sa place dans la remise en question de l'enseignement du français dans les collèges. (C. B.)

nouveautés



L'apprentissage précoce de la lecture
Rachel COHEN
P.U.F., Paris, 1977, 239 p.

Ce livre est un plaidoyer enthousiaste en faveur d'un apprentissage précoce de la lecture se produisant dès l'âge de 3 — 5 ans. Il se compose de deux parties distinctes. Dans la première partie, l'auteur veut faire connaître au public francophone les théories et expériences américaines où elle puise les fondements de sa thèse. Dans la seconde partie, elle rapporte une expérience d'enseignement de la lecture à des enfants de 3 — 5 ans qu'elle a menée en France.

Avec une précision qui évite habilement l'excès d'information, l'auteur rapporte les résultats des principales expériences américaines évaluant les effets de programmes d'interventions structurées pour stimuler le développement intellectuel, linguistique et social d'enfants d'âge préscolaire. Suivant son interprétation, la somme de ces recherches fait la preuve que l'enfant de 2 à 5 ans possède un potentiel d'apprentissage beaucoup plus grand qu'on ne l'admet généralement. Plus il est jeune, plus ses chances d'apprendre sont grandes quand il est placé dans un environnement offrant des stimulations adéquates et structurées. Ce faisant, on favorise le développement de sa personnalité tout entière et non pas le développement de ses seules fonctions intellectuelles ou psychomotrices.

De l'ensemble de ces données théoriques et expérimentales, Rachel Cohen dégage les fondements d'une remise en question de l'enseignement de la lecture, tant au plan des méthodes d'instruction habituellement pratiquées qu'au plan des conceptions établies qui fixent à 6 ans l'âge optimal pour le début de l'initiation à la lecture.

À l'âge de 3 — 5 ans, la volonté spontanée d'apprendre à lire et le plaisir qu'y trouve l'enfant l'amènent à répondre positivement à un environnement qui sait entretenir sa motivation et qui multiplie les occasions de lire en situation de jeu. Si on respecte, en outre, la démarche naturelle de l'enfant qui procède du globalisme à l'analyse puis à la synthèse, on réunit les conditions nécessaires et suffisantes à la réussite de l'enfant.

L'âge minimum de 6 ans a été fixé, à l'usage, en fonction de la capacité qu'a l'enfant d'apprendre selon les procédés d'instruction habituels (lire: les méthodes connues). Le concept de maturité pour l'apprentissage de la lecture est directement relié à ces méthodes d'instruction. Il suffit de modifier l'approche pour renverser les conceptions établies en ce domaine. C'est ce que Rachel Cohen cherche à démontrer par la recherche qu'elle a entreprise.

Elle présente des résultats qui tendent à montrer que certains enfants de 4 et 5 ans sont parvenus à apprendre à lire dans un environnement structuré qui réunit les conditions définies comme adéquates. Le livre présente une description soignée de l'approche pédagogique qu'a développée l'auteur dans le cadre de sa recherche.

La méthodologie de type pré-expérimental employée dans sa recherche ne permet pas à l'auteur d'établir rigoureusement que les apprentissages précoces constatés sont le résultat de sa méthode d'instruction. En outre, la recherche ne démontre pas sans équivoque que l'apprentissage précoce de la lecture est accessible à tout jeune enfant placé dans un programme adéquat de stimulation. Des recherches ultérieures devront en faire la démonstration. Mais ce livre présente une conception précise de ce que peut être un environnement stimulant pour l'initiation à la lecture qui ne vaut certes pas que pour des essais d'apprentissage précoce. C'est sans doute sa contribution la plus importante. (M. P.)

Le livre et la construction de la personnalité de l'enfant
André MAREUIL
Casterman, 1977

L'enseignement du français à l'ère des media
André MAREUIL
PUF, Coll. L'Éducateur, 1978, 157 p.

Ces deux livres de notre collaborateur, André Mareuil, professeur à l'Université de Sherbrooke, s'adressent particulièrement aux enseignants, pédagogues et bibliothécaires.

Le premier constitue un plaidoyer pour les livres et la lecture. Les arguments sont essentiellement d'ordre psychanalytique et montrent le rôle important que joue le livre dans l'élaboration de la personnalité.

Le second volume, malgré son titre différent, recoupe le précédent dans ses chapitres sur la place et le rôle de la lecture. Mais il le dépasse par son souci plus nettement pédagogique. Un exercice comparant une BD tirée d'un roman et le passage correspondant du texte pourra inspirer bien des maîtres. (C.V.)

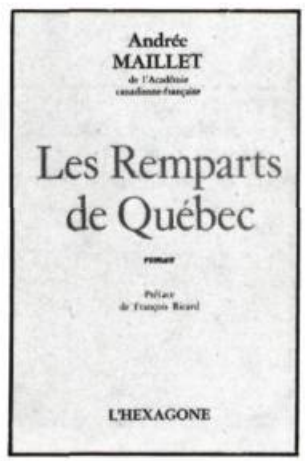
ROMANS

Les Remparts de Québec
Andrée MAILLET
L'Hexagone, Montréal, 1977, 235 p.

Ce roman raconte l'histoire d'une jeune fille de la haute société québécoise aspirant à la liberté, contrecarrée dans son légitime et précoce désir d'émancipation. Cette merveilleuse histoire se déroule sur les Remparts, «murailles dérisoires» de «l'une des douze plus belles villes du monde», Québec. Dès les premières lignes, Arabelle avoue son escapade nocturne: «Hier, dans la nuit du vingt-six au vingt-sept juillet, je me suis promenée toute nue dans les Plaines d'Abraham.» Et les 16 chapitres commenceront par cet «Hier», leitmotiv lancinant, qui marque un essai de rupture avec le passé. Demain ne sera peut-être plus semblable...

Le lecteur apprendra graduellement, par d'habiles retours en arrière, les principaux éléments de la vie d'Arabelle: son enfance et son adolescence ouatées, surprotégées, remplies d'interdits, de défenses, de leçons horripilantes de bienséance, surtout ses révoltes devant ce monde étouffant, paralysant et stérilisant, devant ses parents (père et mère), et son initiation à l'amour lors d'un séjour européen qui devait l'assagir... Son principal auditeur est un Américain de passage, un fermier de l'Idaho, spécialisé dans la pomme de terre, et qui refusera, dans son puritanisme choqué de poursuivre l'initiation d'Arabelle, que ses parents considèrent un peu folle et qu'ils entendent ramener à la raison. Finalement, elle se donnera au premier venu.

Si la présentation des faits et des personnages semble embarrassante et quelque peu déroutante au début, le reste du roman est délicieusement raconté, dans une langue admirable et souple chargée d'ironie et d'émotion. Faut-il souligner le symbole de la révolte impuissante d'Arabelle? Un passage comme celui-ci ne laisse aucune équivoque:



nouveautés

« N'avoir pas de pays, n'appartenir à personne, n'être qu'une fille et cependant avoir tous les droits, n'ayant rien, et tous les pouvoirs en puissance. Nue et les mains vides, effrayée par l'inconnu, je ressemble à ma nation. » (G. D.)

Les confitures de coings et autres textes.
Jacques FERRON
Parti pris, Montréal, 1977, 296 p.

Les Éditions Parti pris ont récemment réédité plusieurs classiques de la littérature québécoise, dans la nouvelle collection Projections libérantes. Le n° 3 rassemble *Les Confitures de coings*, « version entièrement nouvelle de *La nuit* » un *Appendice aux Confitures de coings ou Le Congédiement de Frank Archibald Campbell, La Créance et Papa Boss*, en plus du *Journal des Confitures de coings*, regroupement des principaux articles parus dans les périodiques sur ces ouvrages.

Les confitures de coings racontent une fugue nocturne de François Ménard, « quadragénaire descendant vers la cinquantaine, l'échevinat et la gérance d'une petite succursale de banque en banlieue plate ». La raison de cette fugue ? Un policier, Frank Archibald Campbell, lui a donné rendez-vous à la morgue de Montréal. Délaissant la chaude épaule de sa femme endormie — qui lui servira d'alibi —, il court retrouver Frank en lui promettant de lui apporter son cadavre. Il lui apporte en fait un pot de confitures de coings dont Frank mourra. La nuit se déroule dans une trépidante frénésie de souvenirs vécus, entre l'arrestation jadis de François par Frank. Ce voyage au creux de la nuit offre mille prétextes à méditer sur certains aspects mythiques et politiques de la société québécoise et sur le chemin parcouru par le narrateur depuis son enfance. La mort de Frank lui permettra de récupérer son âme et d'assumer pleinement son destin. À la nuit complice des aveux, des amours (licites ou non), des basses œuvres du monde interlope se substitue finalement la nuit annonciatrice de l'aube précurseur de la renaissance d'une race. Un roman, un témoignage vivant à relire. L'assemblage des textes de ce volume en fait un document inestimable pour les amateurs de Ferron. (G. D.)

Bonheur d'occasion
Gabrielle ROY
Stanké, Montréal, 1978, 396 p.
(Collection Québec 10/10) $3.95

Point n'est besoin de présenter Gabrielle Roy, ni son roman *Bonheur d'occasion*, devenu un classique de la littérature québécoise, avec *Menaud, maître-draveur*, *Trente Arpents*, *Prochain Épisode* et quelques autres. Qu'il suffise de rappeler que ce roman, le premier de l'écrivain de Saint-Boniface, d'abord paru en deux volumes aux Éditions Pascal en 1945, est acclamé par la critique et salué comme un événement littéraire. Il mérite à son auteur de nombreuses distinctions littéraires, dont le prix Fémina (1947). Dès cette reconnaissance, le Literary Guild des États-Unis le choisit comme livre du mois avec un tirage initial de 750,000, sous le titre *The Tin Flute*. Le roman est réédité en 1947 et en 1965, à Montréal, et à Paris en 1947. Par la suite, il a été traduit en norvégien, danois, suédois, espagnol, roumain, slovaque et russe et a été l'objet de nombreuses thèses et études. Et la fortune de ce roman dont l'action se déroule à Saint-Henri, quartier défavorisé de Montréal, pendant la dernière guerre mondiale, est loin d'être terminée ! (A. B.)

Le Cassé et les autres nouvelles suivi de
Le Journal du « Cassé »
Jacques RENAUD
Éditions Parti pris, Montréal, 1978, 198 p.

Les Éditions Parti pris ont réédité *Le Cassé* de Jacques Renaud. Il faut relire en particulier la longue nouvelle du même nom qui ne semble pas vieillir et dont les personnages « de plus en plus fictifs (p. 9) » ressemblent à de plus en plus de gens. Au fond, les choses n'ont pas tellement changé depuis 1964. Les exploités, les rejetés, les parias de la société sont tout aussi nombreux. Ils parlent tous la même langue, une langue crue, violente, à la mesure de leurs désillusions et de leurs désespoirs. Une langue déchirée, défigurée, parfois d'une poésie troublante. Le livre de Renaud est un cri discordant à la mesure de Tit-Jean, le personnage principal, qui aime et tue avec une semblable volupté. Un document choc aux accents de vérité.

Cette nouvelle édition est augmentée de quatre nouvelles inédites et du *Journal du « Cassé »* qui rassemble dans une première partie des réflexions de l'auteur sur son livre et dans une deuxième partie intitulée « Dossier de presse » les commentaires qu'a suscités dans différents journaux la parution en 1964 de la première édition.

Nous pouvons nous réjouir de cette excellente initiative des éditions Parti pris.

(M.E.)

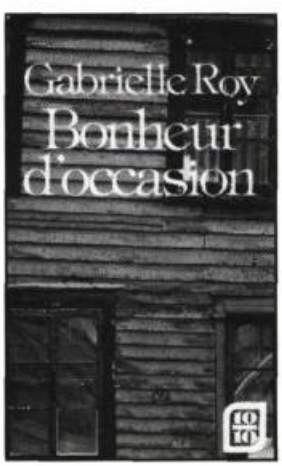
THÉÂTRE

Le cœur étoilé suivi de **Chrysanthème** et de **Miroir de nuit**.
Louise MAHEUX-FORCIER
Le Cercle du Livre de France/Pierre Tisseyre, Montréal, 1977, 233 p.

L'argument du *Cœur étoilé* de Louise Maheux-Forcier pourrait se résumer ainsi : Daniel, un enfant couvé par sa mère, aime Andrée, la secrétaire de son père, malgré leur différence d'âges. Il refuse de s'engager dans l'entreprise paternelle, le commerce du bois. Seule l'écriture le tente. Pour le mûrir, le faire réfléchir, rien de mieux que « l'oubli par l'exil ». On l'envoie donc faire sa « cure d'Europe ». De retour, il apprend qu'Andrée a décidé de suivre son chemin à elle avec David. Espérant modifier le cours des événements, il accepte de travailler avec son père, installe son bureau près de celui d'Andrée, lui soumet un manuscrit à corriger, s'incruste... L'explosion du séchoir à bois précipite l'explication entre Daniel et Andrée. La mère et le fils chercheront des consolations insolites, en s'évadant momentanément du réel. Que deviendra Daniel ? Acceptera-t-il de continuer à vivre ?

La représentation télévisée de la pièce sous le titre *Le Manuscrit* ne rend pas plus facile son interprétation. On risque alors de la juger selon la réalisation de Jean Faucher seulement. Le thème central, pour être un peu traditionnel, ne s'égare pas, en tout cas, dans l'éternel triangle amoureux : David arrivé, Daniel n'a plus qu'à céder la place. Puis, que penser de ce grand garçon qui, tout en regimbant contre un amour maternel possessif, se jette dans les bras d'une femme plus âgée que lui ? Enfin, le revirement de la situation, quand même un peu préparé, rappelle le théâtre classique.

Le traitement qu'en a donné Faucher a peut-être exagérément mis l'accent sur une



émotivité et une sensibilité à fleur de peau, que favorisait sans doute le drame intérieur des personnages. Il n'est pas aisé, en effet, de «faire passer» télévisuellement semblables états d'âme. L'auteur l'a senti, qui a, par un assemblage minutieux d'indications scéniques, tenté de diriger le jeu des acteurs et celui du réalisateur. Il convient aussi de se demander si les dialogues «passent». L'écriture raffinée de Louise Maheux-Forcier se prête admirablement à la lecture, mais ne nuit-elle pas à la spontanéité du langage théâtral? (G. D.)

Joseph-Philémon Sanschagrin, ministre
Bertrand B. LEBLANC
Leméac, Montréal, 1977, 111 p.

Après avoir tâté du roman avec *Horace ou l'art de porter la redingote* (Jour, 1974) et *Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire* (Leméac, 1976), Bertrand B. Leblanc signe sa première pièce de théâtre avec *Joseph-Philémon Sanschagrin, ministre*, qu'il dédie à Marcel Dubé, un des principaux artisans du théâtre d'ici. Et pour un coup d'envoi, c'est une réussite. Car, même si la pièce n'a encore intéressé aucune compagnie théâtrale ni aucun metteur en scène, elle est intéressante à plus d'un point de vue.

D'abord par l'argument lui-même qui raconte, en trois actes, un épisode de la vie politique de Joseph-Philémon Sanschagrin (J. P. prononcé à l'anglaise pour les intimes), député de Beaumont (Gaspésie) et ministre (patroneux) de la Voirie dans le cabinet Larue. Un épisode précis qui commence avec la contestation de la population et... des journalistes entourant la réalisation d'une autoroute à Québec, et qui se termine par la chute du gouvernement et du ministre, qui perd non seulement son poste, mais aussi sa maîtresse, ses amis et même sa femme qu'il croyait pourtant fidèle. Il ne peut survivre à tant d'épreuves, même si «c'est bête de mourir sans jamais avoir été malade, pis dans l'opposition à part de ça».

La pièce intéresse encore par la peinture grandeur nature d'une certaine forme de politique qui n'a pas toujours des dessous bien rassurants, par le portrait du héros, bourgeois parvenu, qui n'est pas sans rappeler certains personnages de Molière, et par la verve et l'humour de l'auteur. À lire... surtout à l'approche des élections... (A. B.)

CRITIQUE

Surréalisme et littérature québécoise.
André-G. BOURASSA
Éditions l'Étincelle, 1977, 375 p.

Dans son essai d'histoire littéraire — et même culturelle — intitulé *Surréalisme et littérature québécoise*, M. André-G. Bourassa analyse la fortune du surréalisme au Québec. Il identifie les créateurs, surtout peintres et poètes, les groupes, les animateurs de revues et de maisons d'éditions qui ont adopté cet état d'esprit, il présente puis évalue leurs travaux. Il indique les rapports qu'ont entretenus les écrivains et artistes québécois avec leurs collègues français. Il étudie dans quelle mesure ces recherches ont pu préparer la révolution culturelle des années 1960. Il tire ainsi de leur oubli et de leur isolement relatifs des dizaines d'agents québécois du surréalisme, parvenant ainsi à harmoniser en quelque sorte leur action, à montrer qu'en notre pays, sans interruption, s'est maintenue une tradition de progrès et de liberté.

Axée sur de tels objectifs et fondée sur une documentation dont l'abondance ne cède rien à l'intérêt ni à la variété, cette étude s'impose par sa nécessité et par son originalité. Pour la première fois est précisé l'apport des groupes successifs de modernistes qui ont exprimé jusqu'à nos jours différentes modalités du surréalisme.

Tout naturellement, l'étude trouve son centre de gravité dans le chapitre qui traite du *Refus global*, chapitre médian où aboutissent et d'où rayonnent les tentatives des diverses écoles surréalistes que l'auteur s'est appliqué à définir et à ordonner.

En conclusion, l'auteur livre en ces termes le juste résultat de ses recherches: «le surréalisme a exercé une profonde influence au Québec et y a même pris des connotations particulières». Plus encore que la révélation de la collaboration entre peintres et poètes, largement démontrée tout au cours du travail, c'est, je crois, davantage celle des spécificités de l'automatisme de l'égrégore Borduas par rapport aux groupes français qui donne son prix à cet ouvrage, dont on peut dire sans l'ombre d'un doute qu'il constitue une contribution indispensable à la connaissance du mouvement littéraire québécois. (J. B.)

Hubert Aquin romancier
Françoise MACCABÉE IQBAL
Les Presses de l'université Laval, 1978, 288 p.

Un an après la mort d'Hubert Aquin, une étude critique nous convie à une relecture du romancier. Françoise Iqbal analyse successivement *Prochain épisode*, *Trou de mémoire*, *l'Antiphonaire* et *Neige noire*. Elle met en évidence la structure de ces romans, les relations espace-temps, les personnages et leurs relations équivoques avec l'auteur, le langage et les grandes images mythiques d'eau et de feu qui traversent cette œuvre. Des liens s'établissent d'un roman à un autre et l'ensemble s'éclaire par les nombreuses lectures parallèles auxquelles a puisé le critique avec une érudition et une finesse psychologique remarquables.

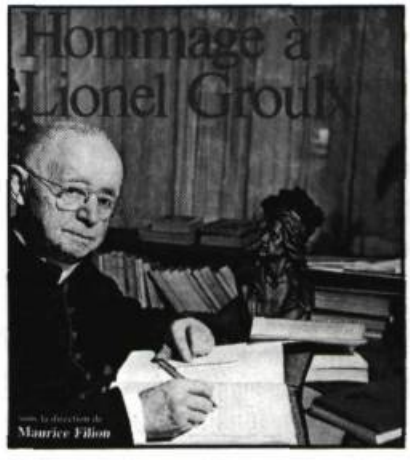
Hubert Aquin disait de la lecture qu'elle était «une célébration muette» à laquelle participent l'écrivain et le lecteur. Avec ce livre, cette célébration se poursuit et s'enrichit de la mise à jour des multiples réseaux de sens que permet cette œuvre foisonnante. (C.V.)

ESSAIS

Hommage à Lionel Groulx
sous la direction de Maurice FILION
Leméac, Montréal, 1978, 224 p.

L'heure est aux hommages. Après les *Mélanges* offerts aux professeurs Paul Wyczynski et Marcel Trudel (Éditions de l'Université d'Ottawa), Leméac, pour souligner le centenaire de naissance du chanoine Groulx, publie *Hommage à Lionel Groulx*. On y trouve rassemblées des études rédigées par des amis intimes, François-Albert Angers, Richard Arès, Fernand Dumont, Benoît Lacroix et le regretté Guy Frégault, qui nous révèlent certains aspects nouveaux de l'homme et de son œuvre. (J'aurais quand même grandement apprécié une étude de Groulx littérateur, auteur de *l'Appel de la race*, de *Au cap Blomidon* et des *Rapaillages*).

La deuxième partie réunit des témoignages de personnes qui ont connu Groulx ou qui l'ont appuyé dans sa lutte pour débarrasser les Canadiens français de «leur attitude de colonisés et de leur pauvreté intel-



lectuelle», tels Victor Barbeau, Joseph Blain, Guy Dufresne, Jacques Genest (son médecin personnel), René Lévesque, Jacques-Yvan Morin, Hélène Pelletier-Baillargeon, Anatole Vanier, Denis Vaugeois.

La troisième partie contient des documents inédits de Groulx, poème, discours, pages de journal, plan de cours... On y trouve encore une chronologie soigneusement établie par sa secrétaire et collaboratrice, Juliette Lalonde Rémillard.

Un document unique, agréablement présenté et abondamment illustré. (A. B.)

Jeanne dite «Jeanne d'Arc»
Henri GUILLEMIN
Gallimard, Folio, 1977, 339 p. ($3.75)

Il est peu de destinées aussi belles et si tragiquement terminées que celle de Jeanne d'Arc. Cette jeune paysanne qui à treize ans entendait des voix et voulait délivrer son pays des Anglais avait à peine 17 ans quand elle délivra Orléans et fit sacrer Charles VII à Reims. Deux ans plus tard, elle finissait sur le bûcher.

Entrée d'emblée dans la légende, la «gentille Pucelle» devait par la suite être férocement attaquée par Voltaire et les Encyclopédistes. Il en est resté une image un peu trouble oscillant entre le cliché à l'eau de rose et les sarcasmes des esprits «forts». Un solide décapage s'imposait et Henri Guillemin a trouvé là une nouvelle bataille à mener. C'est avec une passion complice qu'il retrace la vie de Jeanne et en fait partager les enthousiasmes et les périodes d'abattement. Et il réussit à nous rendre magnifiquement proche et réelle cette jeune fille musclée, aux cheveux courts et passionnée de vivre. (C.V.)

POÉSIE

Dedans dehors suivi de **Point de repère**
Pierre LABERGE
Le Noroît, Saint-Lambert, 1977, 92 p.

Une poésie qui interroge la condition de l'homme dans la nudité de ses os. Une poésie qui soumet à la question ce monde caduc, vide de sens. Une poésie, comme le poète, dépouillée, réduite à l'essentiel de la recherche du signe malgré la mort quotidienne. Une poésie qui, comme le poète errant et mendiant, se dépouille. Ce qui ne l'empêche pas, dans son lyrisme interlinéaire, d'éclater dans la violence du temps qui pourrit. (A. G.)

Les Forges froides
Chanel MALENFANT

L'auteur des *Poèmes de la mer pays* fait de son deuxième recueil le lieu sacré où il invente et fixe sa rêverie. Des *Forges froides* s'élève un chant funèbre, plainte de l'angoisse dévastatrice: «le temps tourne ô supplice de la roue». Revenu des «gouffres des songes anciens», le poète s'engage en cette vie vers les clartés de l'absolu pour y trouver «le levain du premier jour du monde». Une poésie qui rejoint la recherche éternelle de l'homme. (Y. M.)

Poèmes, 1959-1960-1961
Suzanne PARADIS
Garneau, Québec, 1978, 243 p.

La maison Garneau publie les trois premiers recueils de la prolifique Suzanne Paradis. Ces recueils avaient été publiés à frais d'auteur (*Les enfants continuels*, *À temps le bonheur*) et par Clément Marchand, au Bien public (*La chasse aux autres*). Garneau devait bien cela à celle qui, par une œuvre constante, patiente et belle, a contribué à donner du prestige à la maison d'éditions de Québec. Ces poèmes, en vers mesurés pleins de coupes gracieuses ou libres, font la quête de la vie, de l'amour, «du meilleur de la terre». Poésie, chant de femmes, marquée de la blessure de ne pas durer et pour cela présente à l'arbre, à l'oiseau, à l'eau. Poésie spirituelle dans la constante recherche d'un chemin où avancer. Poésie comme une eau fraîche malgré le cimetière tout à côté. (A. G.)

Fragments paniques
Marcel BÉLANGER
Les Éditions parallèles, Québec, 1978, 89 p.

Le pays précaire de la parole, cri, colère, tendresse, dans le vertige de vivre. Diogène et Démosthène tout à la fois, recherche et parole pour soi, du dedans parcellaire, et, pour les autres, dans leur vie fragmentée. Poésie de révolte autant que du délire qui cherche dans la blancheur de la page, entre les lignes et malgré le champ miné des mots. Une poésie solidaire, qui se lit comme un essai dans sa prose contenue et qui se dilate souvent dans une oasis habitable du monde crevassé. Une nouvelle maison d'édition pour un poète qui continue de frayer sa voix. (A. G.)

Vivre en ce pays ou ailleurs
Pierre CALVÉ
L'Acadie sans frontières
Édith BUTLER
Les Goélettes de Charlevoix
Michel DESGAGNÉ
Leméac, 1977, 135, 129 et 182 p.

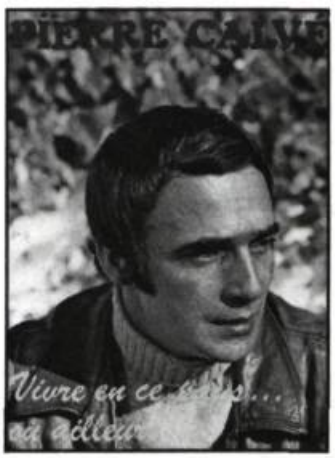
Trois beaux livres. Les deux premiers parce qu'ils nous donnent les paroles de deux chansonniers du Québec et d'Acadie. Un Calvé nénuphar d'Amérique et une Butler toujours «dépaysée» dans le Dominion of... Le dernier livre, parce qu'il est un poème flottant comme une goélette, construite dans la dureté et la poésie du bois d'ici, dans le génie patient des architectes marins. Tout le fleuve-matrice et toute la mer dans ces livres! (A. G.)

L'octobre suivi de **Dérives**
Le cercle de justice
Michel BEAULIEU
L'Hexagone, Montréal, 1977, 78 p. et 95 p.

Deux livres des quatre que publie l'auteur en 1977 et qui viennent dépasser la vingtaine pour l'ensemble de son œuvre. Cette poésie de Beaulieu se lit aisément et en est pas moins belle parce qu'ouverte à plus de lecteurs. Une poésie d'un lyrisme toujours contenu qui est réfléxion philosophique sur la vie, la mort, le temps et cet entre-deux de soi à soi. Dans *Le cercle de justice*, l'auteur montre bellement, avec une humanité qui touche et un grand respect de l'autre, comment la distance peut finalement se construire jour après jour entre deux quêtes d'existence. À lire, pour le plaisir et la beauté. (A.G.)

Mon refuge est un volcan
Gilbert LANGEVIN
L'Hexagone, Montréal, 1978, 89 p.

Avec son dix-neuvième recueil de poèmes, Gilbert Langevin continue de refuser



nouveautés

«le salut des transfuges». Son refuge bout *dans la quête qui (se) poursuit (dans) le* pays. Le recueil s'enracine dans des noms et prend des dimensions qui visent la même trajectoire de la naissance à finir pendant que neuf dessins de Carl Daoust vous jettent en pleine prison de ce monde qui vous consume. La poésie, elle, de flash en flash, va toujours son petit bonhomme de chemin en gardant le haut du pavé. (A. G.)

DIVERS

Profession: prostituée
Rapport sur la prostitution au Québec
Catherine TEXIER et Marie-Odile VÉZINA
Libre Expression, Montréal, 1978, 354 p.

Pendant dix semaines, deux journalistes ont vécu dans l'univers méconnu des prostituées montréalaises. Ils nous livrent le fruit de leur enquête dans ce rapport sur la prostitution à Montréal surtout, et non au Québec, comme le laisse entendre le sous-titre. Un rapport donc partiel, sans prétention scientifique aucune, rapidement monté, mais qui jette la lumière sur l'exercice du plus vieux métier du monde dans la métropole, sur les rapports existant entre «les filles de la *gaffe*» et les clients, et sur les clients eux-mêmes. Après une courte première partie où ils exposent leur démarche, les auteurs font défiler sous nos yeux un certain nombre de «filles de joie», choisies au hasard d'une rencontre dans un bar ou dans une salle d'un poste de police, les Barbara, Ginette, Diane, Danièle, Francine, Natacha, Linda, Patricia..., qui ont en commun l'art de faire beaucoup d'argent, rapidement (entre $35. et $50. la passe de quinze minutes), en s'écartant les cuisses jusqu'à dix fois par jour dans les *Tourist rooms* de l'Est ou de l'Ouest pour se payer du luxe ou de la dope, mais jamais une parcelle de bonheur.

Un dossier intéressant certes, émouvant même par ses témoignages, mais qui ressemble davantage à un plaidoyer en faveur de la légalisation de la prostitution (et pourquoi pas?) et qui agace parfois par les conclusions rapides ou catégoriques des deux journalistes, telles: «Eh oui! c'est ça, c'est comme ça. C'est pas compliqué de comprendre pourquoi la prostitution existe, pas la peine d'aller chercher bien loin: ce sont les pères qui prostituent leurs filles. À la *campagne, au Québec, c'est monnaie courante.*»

De telles affirmations, gratuites, trop nombreuses, lassent le lecteur et affaiblissent la portée de l'ouvrage. On dirait que les auteurs se sont laissés emporter par leur passion et n'ont pu prendre leurs distances avec leur sujet. À lire cependant. C'est un document sociologique unique sur le sujet. (A. B.)

Les belles vieilles demeures du Québec
P. ROY WILSON
Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1977, 124 p.

Un livre d'une grande utilité pédagogique pour savoir regarder toutes ces belles demeures qui longent le fleuve et les rivières du Québec. Wilson a retenu quelques-unes de ces vieilles maisons et nous initie simplement au déchiffrement du génie architectural de nos pères qui ont su, en épousant le paysage, retraduire le génie français dans des maisons d'ici. Des maisons belles comme des poèmes qui se livrent intimement à ceux-là seulement qui apprennent à les regarder. Toute une civilisation s'avoue dans ces demeures où l'utilité, la géographie, l'architecture s'unissent discrètement. Qui n'a pas rêvé de redonner à l'une de ces maison encore nombreuses ses lignes, ses habits et sa grâce? (A.G.)

Oui à l'indépendance du Québec
Pierre BOURGAULT
Quinze, Montréal, 1977, 179 p.

Un petit livre fort simple qui reprend des arguments familiers... pour les habitués de la cause de l'indépendance. Dire oui à l'indépendance, par exemple, pour avoir une terre natale non aliénante, pour donner une dernière chance au Canada (le vrai, l'anglais) d'exister par lui-même, pour sortir de la névrose séculaire, pour inventer un projet original de société conforme au génie québécois, pour mener d'autres luttes, enfin, féministes, syndicales, économiques... Un livre sobrement écrit pour les colonisés encore nombreux qui voient l'indépendance du Québec comme un repliement et non une ouverture et surtout comme une transgression. (A. G.)

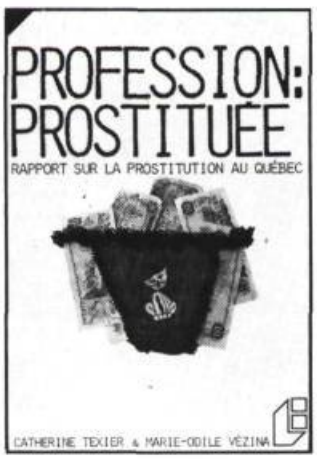
Chansons politiques du Québec (1765-1833), tome 1
Maurice CARRIER et Monique VACHON
Leméac, Montréal, 1977, 361 p.

À la chanson folklorique et au conte, il manquait la chanson politique pour témoigner de notre passé historique. Les chercheurs Carrier et Vachon offrent donc au public une somme de travail extraordinaire. Ils délivrent de l'oubli la chanson politique qui affirme les luttes populaires à travers ce que Robert-Lionel Séguin appelle, dans sa belle préface, «la nuit de l'occupation». Il faut savoir gré aux auteurs de nous avoir concrètement rappelé le goût de la liberté qu'avaient nos pères. (A. G.)

Rien détonnant avec Sol
Marc FAVREAU
Stanké, Montréal, 1978, 173 p.

Voici réunis une vingtaine de monologues de Sol l'étonnant, notre Sol national, passé maître dans l'art de déformer les mots, de tordre la langue, de la transformer au gré de sa logique. Toujours dans un but bien précis cependant: faire passer un message, attirer l'attention, corriger une situation, dénoncer une injustice (la loi 22, dans «La Complainte du garnement»), gagner la sympathie du démuni, du déshérité comme lui. Car Sol, qui n'a pas de «lettres», comme il le dit, qui a du mal avec les mots, est le porte-parole du «pôvre», du désœuvré, de l'abandonné, du laissé-pour-compte, tel la poubelle, oubliée sur le bord de la «cruelle», qui aime la «vidangereuse» et qui risque, à tout instant de «se retrouver en tôle». Comme aussi ces vieux qui sont «bien isolés» dans leur «petit foyer modique» où ils bercent leur «ennuitouflé» et pensent à leurs «maux myxtères», ou les habitants «d'en-dessous de la planète» qui ne «tourne pas rond», le «Fier monde», ce monde bien différent de celui qui fait partie des «États Munis» de «L'Amnésique du Nord»...

Volume amusant, enrichissant, qui provoque le rire, mais un rire souvent gênant, un *rire jaune. Volume encore enrichi de nom*breuses photos de Sol et de son double, Marc Favreau, et de nombreuses illustrations réalisées par sa fille, Marie-Claude.

(A. B.)

nouveautés